

La nuit était admirablement belle et d'une clarté phosphorescente.

Des myriades d'étoiles pailletaient la voûte d'un bleu sombre qui recouvrait comme une coupole pointue les noirs profondeurs du désert.

La brise ne soufflait plus.

On entendait le pétilllement sec de la flamme tordant le bois, que dominaient presque incessamment les lugubres hurlements des chacals, les cris de lyox, le rugissement des panthères et le rauquement des hyènes.

Parfois un roulement semblable à celui du tonnerre retentissait au loin, vibrant avec fracas dans l'espace.

Aussitôt chacals, lyox, panthères et hyènes se taisaient du même coup ; un profond silence régna dans la nature qui semblait tout entière frappée de stupeur, et un second roulement ébranlait les échos.

C'était le lion qui rugissait dans le désert.

Puis, après quelques secondes d'attente, le concert interrompu reprenait son cours infernal.

Les deux hommes paraissaient plongés tous deux dans de profondes pensées.

## X

### LÉS DEUX CAVALIERS

—Vous connaissez la France, m'avez-vous dit ? demanda brusquement Maro en rompant le silence qui régna entre lui et son compagnon.

—Oui, répondit celui-ci en plongeant ses regards dans ceux du jeune homme.

—Est ce un beau pays ?

—Admirable !

—Plus beau que celui-ci ?

—Sa beauté est différente ; l'orient et l'occident ne peuvent se comparer.

—Y trouve-t-on de vastes déserts ?

—Non ; mais la France entière ne forme qu'une seule et même oasis. La terre y est soigneusement cultivée, les plaines fertiles, les forêts magnifiques, les fleuves nombreux et profonds.

L'une des plus belles parties surtout de cette belle France est une province que l'on nomme la Picardie.

En prononçant ce nom, l'Indien regarda Maro plus fixement encore.

Celui-ci ne sourcilla pas, et son visage ne changea en rien d'expression.

—La Picardie ! répéta-t-il comme quelqu'un qui entend prononcer un nom pour la première fois et qui veut le retenir.

—Oui, j'ai habité longtemps cette province... J'avais là un compagnon d'études et de travail... un noble et spirituel seigneur... Son château était près d'Amiens.

L'Indien accentua de nouveau ce mot avec une intention évidente.

—Amiens !... répéta Maro.

Il parut chercher un moment dans son esprit ; puis, après quelques secondes :

—Il me semble que nom a déjà été prononcé devant moi, reprit-il ; peut-être est-ce par l'un des voyageurs que j'ai rencontrés.

—Ce château, poursuivit l'Indien, était un vieux manoir de famille, flanqué à ses angles de hautes tours ordonnées, dont les deux, ornant la façade, étaient tapissées, de leur base à leur som-

met, par des lierres gigantesques aux larges feuilles touffues et toujours vertes.

Une étroite voûte servait d'entrée au château, et un pont-levis abaissé sur un fossé conduisait à l'intérieur.

Une cour spacieuse s'étendait sur la longueur du bâtiment, et était plantée d'arbres séculaires aux rameaux s'entrejoignant.

Un charmant cours d'eau, prenant sa source dans les jardins même de l'habitation seigneuriale, déversait dans des fossés son onde claire et rapide.

Soul, le derrière de la maison offrait un caractère sauvage. Le château était adossé à un précipice profond. De ce côté il n'avait qu'une seule fenêtre... celle de la chambre du comte prêtre.

Le voyageur s'arrêta pour contempler celui qui l'écoutait.

Maro pressait son front entre ses doigts.

—C'est singulier ! dit-il enfin ; il me semble avoir vu dans mes rêves...

Puis s'interrompant brusquement :

—C'est une illusion ! ajouta-t-il ; un caprice de mon esprit. Comment aurais-je pu voir, même en rêve, un château semblable à celui que vous venez de décrire, moi qui ne sais même pas ce que c'est qu'un château de France ? Et cependant...

—Le gentilhomme qui habitait ce domaine, continua l'Indien tout en suivant avec une anxiété visible les divers sentiments qui se reflétaient sur la physionomie expressive de Maro, était d'une illustre et ancienne famille bretonne, et se nommait... Mais son nom vous importe peu... je l'appellerai simplement le comte Henri.

D'ailleurs, je vous parle là de choses qui ne sauraient vous intéresser... et je vous empêche de prendre un repos nécessaire après les rudes fatigues d'une journée de chasse.

—Nullement ! s'écria Maro avec vivacité ; je n'ai pas besoin de repos... et vos paroles ont pour moi un attrait que je ne puis expliquer.

Parlez ! parlez encore, mais parlez-moi surtout de ce château auquel je m'intéresse sans pouvoir dire la cause de cet intérêt que je ressens.

Quel était celui qui l'habitait ?

—Un homme noble, bon, loyal et brave.

—Votre ami ?

—Oui.

—Et en ce moment encore il est en France ?

—Non !

—Où est-il ?

—Il est mort.

—En combattant ses ennemis ?

—Non ; mais lâchement assassiné par un misérable.

—Assassiné ! répéta Maro en tressaillant.

—Oui ; oh ! c'est une courte et touchante histoire que celle de cet homme !

—Vous la connaissez ?

—Oui ; j'étais son ami, je vous l'ai dit.

—Eh bien ! racontez-la moi.

—Pourquoi ?

—Pourquoi ? Je ne saurais le dire ; mais, en vous faisant cette demande, j'obéis à un sentiment dont je ne puis me rendre compte. D'ailleurs, on a rarement l'occasion de causer au désert.

Peut-être est-ce le plaisir d'entendre une voix humaine frapper mon oreille, qui m'entraîne à vous interroger.

—Cela ou autre chose, peu importe ! dit l'Indien ; si mes paroles vous intéressent, je suis prêt à vous être agréable. La